

Au 36 du Quai....

La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur, - que je cachais du mieux que je pouvais - , je n'aurais laissé ma place à personne !

C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.

Devant moi s'amorçait une longue avenue et je distinguais dans la brume du matin les contours indéfinis du manoir que ses récits évoquaient invariablement.....

Minna, c'est avant tout le souvenir d'une jeune femme élégante, élancée, l'allure sportive et surtout très belle. On l'imaginait plutôt mannequin ou actrice de cinéma qu'...inspecteur de Police. A l'époque, mon père était adjudant au commissariat de Strasbourg et nous habitions avec ma mère un logement de fonction au deuxième étage du bâtiment. Elle habitait seule dans un appartement en ville et si elle était restée célibataire, c'est parce qu'elle voulait avant tout privilégier sa carrière et craignait que ça puisse mettre en difficulté son éventuelle vie de couple.

Minna, qui était en fait le diminutif de Wilhelmina et dont j'étais le premier à l'avoir affublé, avait trouvé ce surnom « marrant » comme elle disait et le préférait de beaucoup à son prénom d'origine, en réalité celui d'une ancienne reine des Pays-Bas. Car si elle était née à Rouen en 1942, ses parents étaient néanmoins de nationalité hollandaise. Ceux-ci avaient fui leur pays lors de l'invasion allemande de 1940, traversé la Belgique et achevé leur exode en posant leurs maigres bagages en Seine-Maritime.

Plus tard, elle suivit sa formation à l'école de Police de Lyon avant d'obtenir un poste dans l'est de la France ; à Colmar dans un premier temps et ensuite Strasbourg. Elle réalisait enfin son rêve d'adolescente : être flic, une femme-flic !

Sans que je devine vraiment pourquoi ni comment, elle devint bien vite une sorte de confidente, la grande sœur que je n'avais jamais eue, d'une gentillesse incroyable, me racontant ses journées exaltantes avec ses collègues. Il est vrai que Minna, aussi douce et affectueuse qu'elle puisse être avec moi, était totalement différente en mission. C'était réellement une femme de terrain, d'action, un vrai mec quoi, puisant sa dose journalière d'adrénaline dans les interventions musclées et souvent même dangereuses. Elle me racontait tout cela bien sûr avec tous les détails propices à attiser l'angoisse d'un adolescent. Par la suite, je l'ai soupçonnée malgré tout d'en rajouter un peu dans ses descriptions morbides, surtout lorsque je découvrais un léger sourire de satisfaction sur son beau visage sobrement maquillé.

Je commençais donc à être partagé entre deux sensations tout aussi excitantes l'une que l'autre. D'un côté, ses aventures policières délirantes et de l'autre, la beauté de cette femme que mes douze ans découvraient et qui éveillait en moi une délicieuse sensation de vertige.

Quelques années plus tard, elle demanda sa mutation à la P.J. de Paris pour se rapprocher de son jeune frère devenu paraplégique suite à un accident de moto et qui séjournait dans un établissement spécialisé des Hauts de Seine.

Son départ m'attrista énormément bien entendu mais aussi tous ses collègues auprès desquels elle faisait vraiment l'unanimité. Je recevais de ses nouvelles épisodiquement par mon père et j'appris ainsi qu'elle était à présent en retraite. Elle avait hérité de ses parents d'un manoir dans la vallée du Rhône, près de Villeurbanne. Elle s'y était installée avec son frère qu'elle chérissait plus que tout et qu'elle voyait dépérir lentement dans ce qu'elle appelait son « mouroir ».

Je parvins assez facilement à retrouver sa trace tout en apprenant que son frère, totalement dépressif et lassé d'être un boulet de plus en plus lourd à traîner pour sa sœur, s'était suicidé il y a un peu plus d'un mois. Je voulais lui faire la surprise évidemment tout en sachant que j'allais débarquer dans un contexte pour le moins défavorable et rempli de tristesse.

En approchant du perron, je la vis apparaître sur la terrasse dans une robe noire aux parements blancs. Elle était toujours aussi rayonnante, aussi jolie, à peine grisonnante.

Elle marqua un temps d'arrêt en m'apercevant, me reconnut au bout de quelques secondes et un large sourire inonda alors son visage douloureux. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre durant de longues minutes et je sentis aussitôt ses larges épaules secouées de sanglots enfin libérés, des sanglots gorgés de souvenirs.

- «Entre, me dit-elle en désignant la porte d'entrée et en s'essuyant les yeux. Mais comment as tu fait pour me retrouver après tout ce temps ? Si je m'attendais ! »

- « Tu sais, j'ai toujours eu de tes nouvelles ça et là par mon père ou tes anciens collègues. Après, en cherchant un peu, ça n'a pas été trop difficile d'arriver jusqu'ici. Je suis sincèrement désolé pour ton frère. »

- «Ca vaut mieux comme ça, je crois. Allez viens, tu restes manger bien entendu. Et je te garde à dormir cette nuit si tu n'as pas d'autre projets, bien sûr ! » Il m'était impossible de refuser une telle invitation, surtout avec l'irrésistible odeur de cuisine qui flottait déjà dans le vestibule. Je la suivis dans le salon où elle me poussa presque dans un magnifique canapé de cuir rouge aux accoudoirs finement sculptés, d'un baroque flamboyant. Après m'avoir servi un plantureux Martini rosé agrémenté de deux glaçons et d'une rondelle d'orange, elle vint s'asseoir à mes côtés.

- « Tu te rappelles toutes les histoires que je te racontais quand nous étions encore à Strasbourg ? Je dois t'avouer que j'exagérais quand même un peu tous mes récits pour te faire peur et je pense que j'y ai pas mal réussi, non ? »

Evidemment, je ne lui ai pas dit que je m'en étais rendu compte un peu plus tard. Je n'aurais pas voulu lui gâcher le plaisir qu'elle avait eu à m'effrayer avec ses « corridas à même le pavé » selon son expression.

- « Tu sais, à Paris, j'en ai connu aussi des enquêtes, bien plus terribles encore que toutes celles que je te décrivais. Des gangsters sans scrupules, des dealers qui n'hésitaient pas à nous canarder, des tueurs fous dans l'anonymat de la foule. J'ai failli y laisser ma peau à plusieurs reprises. Plusieurs collègues ont été blessés, heureusement sans gravité.

– « Mais maintenant, il faut que je te raconte une toute autre histoire que j'ai vécue indirectement et beaucoup plus émouvante celle-là. Ecoute ça ! » Et en me servant un second verre tout aussi généreusement que la première fois, elle entama sa narration de sa voix douce et rassurante.

* * * * *

Nous sommes en 1982, dans les locaux de la Police Judiciaire à Paris quand débute toute cette affaire. Je venais de passer au grade de lieutenant trois semaines auparavant. Dans le bureau qu'il vient d'emménager, le commissaire Simon Borowski termine de ranger différents dossiers et objets personnels qui l'ont suivi depuis Marseille. Il y faisait en effet partie de l'anti-gang mais à la suite d'une bavure lors de l'arrestation d'un caïd du milieu marseillais, l'un de ses adjoints y laissa la vie mais surtout une femme et deux jeunes enfants. Cet évènement tragique perturba profondément Simon car les deux hommes étaient très proches. Divorcé sans enfant, rien ne le retenait plus désormais dans la cité phocéenne et il décida sans hésiter de demander sa mutation à la PJ de Paris, au fameux 36 du non moins fameux Quai des Orfèvres. Il voulait avant tout faire le vide autour de ce dont il estimait être directement responsable.

Le bureau de son supérieur hiérarchique, le commissaire principal Antonetti, corse bon teint originaire de Bonifacio, se trouvait juste en face du sien. Leurs deux portes vitrées (comme toutes les cloisons séparant les bureaux) étant ouvertes, le chef interpella Borowski.

- » Simon, vous pouvez venir deux minutes ? »

- »J'arrive » répondit celui-ci en reposant un épais classeur par-dessus d'autres documents.

- »Ah Simon, vous n'êtes pas parmi nous depuis très longtemps mais compte tenu de votre expérience acquise à Marseille, j'ai jugé opportun de vous confier un dossier brûlant. »

- » D'accord, patron, je vous remercie. »

- » Ne vous emballez pas, mon vieux. Il s'agit du Polac, truand notoire de la pègre parisienne, déjà condamné plusieurs fois pour escroquerie, vol, recel et trafic de drogue. Il semblerait qu'il ait depuis peu ajouté une corde à son arc, si je puis dire. Il se lance maintenant dans le proxénétisme, en contact avec des réseaux allemands et bulgares. »

- » Un gros poisson, en effet, chef ! »

- » C'est là-dessus qu'on voudrait le coincer, Simon. Je vous charge du dossier, prenez-en connaissance et on en reparle demain. »

- » Okay, je m'en occupe ! »

- » Au fait, vous n'êtes pas supporter de l'OM par hasard ? » C'était bien la dernière question à laquelle s'attendait Simon de la part du corse.

- » Le foot, moi, vous savez.....Pffff ! »

- » Je vous demandais ça car moi, je suis pour le PSG, après Bastia, bien sûr. Ce serait idiot qu'on en vienne à se disputer à cause de cela. »

- » Aucun problème, patron. Moi, je suis plutôt branché rugby, le Stade Toulousain, c'est ma région d'adoption. Ma femme était de là-bas. » sourit-il.

- » Alors, je crois qu'on va bien s'entendre tous les deux et qu'on va faire du bon boulot, nom de dieu ! Tenez, Simon, voilà le dossier. »

Antonetti lui tendit une chemise à élastiques de couleur jaune sur laquelle était écrit en grosses lettres noires : - Dossier Dariusz Zelenka dit le Polac -. En lisant ce nom, Simon eut un léger frémissement qui lui parcourut l'échine de haut en bas. Antonetti s'en aperçut et lui demanda s'il le connaissait. On pouvait croire aux coïncidences, même les plus improbables mais là, ça paraissait tellement énorme.

- »J'ai connu un Dariusz Zelenka. C'était mon meilleur copain, plus qu'un frère. J'ai peine à croire que ce soit la même personne, surtout avec le casier qu'il trimbale derrière lui. C'était il y a longtemps, il y a.....très longtemps ! » conclut amèrement Borowski.

* * * * *

Mais revenons plusieurs années en arrière, quarante exactement. Nous sommes à Paris en 1942 . C'est l'occupation allemande, la résistance s'organise, le marché noir aussi. Simon et Dariusz ont 15 ans et sont les meilleurs amis du monde. Leurs parents sont des immigrés juifs polonais originaires de Gdansk et habitent dans le quartier des Halles. En ce début d'été, les deux copains passent leur temps à traîner dans les rues, des petits boulots par ci, des trafics par là pour se payer des cigarettes ou du chocolat, quand il y en a. Totalement insouciants, presque heureux, ils semblent vivre à cent lieues du conflit armé qui embrase l'Europe et de Paris occupé.

C'est alors que les sinistres journées des 16 et 17 juillet 42 s'abattent brutalement sur leurs épaules carrées. C'est l'abominable rafle du Vel'd'hiv et son cortège de familles déchirées, de cris, de pleurs dans un chaos invraisemblable. Dans les heures qui suivirent, les deux garçons furent séparés de leurs proches, emmenés en camion dans une gare inconnue et entassés dans un wagon en bois, bondé, surchauffé et au sol couvert de paille humide. Ils ne comprenaient décidément rien à ce qui se passait autour d'eux. Un peu partout, des soldats armés de fusils ou de mitraillettes gueulaient des ordres incompréhensibles et leurs chiens, surexcités par cette effervescence, aboyaient sans arrêt en laissant entrevoir des crocs impressionnants qui ne laissaient guère de place à la discussion.

Le train finit par partir en s'ébrouant lentement pour prendre peu à peu de la vitesse. Simon aperçut un peu plus loin dans le wagon un voisin de sa rue qui lui fit un signe de la main accompagné d'un sourire triste. Dariusz, lui, avait le regard vide, incrédule. Simon crut même y déceler les éclairs furtifs de la peur. Ils arrivèrent à destination au bout d'un temps qu'ils ne parvinrent pas vraiment à estimer. Ils étaient épuisés et ils avaient soif. Ils crurent tout d'abord se trouver dans un camp d'entraînement sportif.

Ce n'est que plus tard qu'ils apprirent qu'ils étaient en Allemagne, à Dachau. Mais pourquoi les avait-on envoyés là-bas et pour faire quoi ? Simon et Dariusz se dirent qu'ils devaient absolument rester ensemble. Ils espéraient naïvement que leurs familles allaient les rejoindre d'ici quelques jours. Mais qui donc, parmi tous ceux qui se trouvaient là, pensait autrement et imaginait, ne fut-ce qu'une seconde, ce qui allait se passer dans les semaines et mois à venir ?

Etant donné que les deux amis étaient de solides gaillards, ils furent incorporés dans des équipes de travail et expédiés dans les champs avoisinants, ce qui leur permit sans doute d'échapper à la mort, mais cela, ils l'ignoraient encore. Simon connut malgré tout plusieurs périodes difficiles et voulut même se donner la mort à deux reprises mais, à chaque fois, Dariusz lui requinquait le moral et l'aidait à tenir le coup. Simon s'est souvent demandé comment son copain arrivait à garder une telle force mentale et surtout parvenait à la lui transmettre. Ils réussirent ainsi à survivre pendant trois ans à l'enfer de Dachau, voyant mourir tous les jours des femmes, des enfants (pour la plupart encore bien plus jeunes qu'eux) et cela jusqu'à la libération du stalag en 1945. Après la guerre, leurs destins suivirent des directions opposées et c'est au début des années 50 qu'ils se perdirent définitivement de vue.

* * * * *

De retour dans son bureau, Simon s'assit lourdement sur sa chaise sans pouvoir détacher les yeux des grosses lettres noires du dossier. Derrière ce casier judiciaire assez lourd, il avait peine à croire qu'il s'agissait de son ami, son frère d'exil. Si c'était le cas, comment avait-il pu en arriver là ? La drogue, les putes, décidément, tout ça ne ressemblait guère à Dariusz, du moins le Dariusz qu'il avait connu dans le quartier des Halles.

C'est à ce moment-là que la sonnerie du téléphone d'Antonetti le tira brutalement de ses réflexions. Celui-ci décrocha nerveusement et renvoya à son interlocuteur un - « Ouais, Antonetti, j'écoute ! » quelque peu exaspéré. Il resta muet un court instant, prenant sans doute connaissance d'une information inattendue au vu du rictus qui figea son visage et termina par un tonitruant - « Bordel de nom de dieu ! » Tout en raccrochant, il interpella Borowski à travers le couloir.

- » Simon, venez là ! Les choses semblent s'accélérer.

C'était la Brigade des Mœurs. Ils étaient en filature sur un certain Paul Steiger, maquereau à Barbès et membre d'un réseau de proxénètes de Hambourg. Ils ont été pris de vitesse au moment de l'épingler car il s'est fait dessouder par..... devinez qui ! «

- » LePolac ? « avança timidement Simon.

- » Tout juste, Auguste ! Ils nous l'expédient ici dans moins d'un quart d'heure, bien ficelé ! »

Borowski tressaillit en pensant qu'il allait enfin savoir si son ami, son Dariusz et ce fameux Polac n'étaient en réalité qu'une seule et même personne.

- » Simon, je vous l'envoie. C'est votre enquête, après tout. Cela dit, ils vous ont bien mâché le boulot, les collègues des Mœurs. Ils se font bouffer un suspect tout en en coffrant un autre. Ah, putain, les branques ! «

- » Ecoutez, patron, je préférerais que vous le fassiez entrer dans mon bureau d'abord. Je le rejoindrai après. «

- » Bon d'accord. C'est comme vous le sentez, mon vieux. «

Simon s'éclipsa dans le local des archives, au fond du couloir, en attendant l'arrivée de Zelenka. Dix minutes plus tard, celui-ci s'amenait, escorté de deux agents et menottes aux poignets. Comme convenu, Antonetti le fit asseoir dans le bureau de Simon. En sortant des archives, il aperçut Zelenka de dos, encadré par les deux policiers. Il franchit la porte vitrée et, d'un signe de la tête, leur signifia qu'ils pouvaient le laisser avec le prévenu. Dariusz Zelenka était penché vers l'avant, les coudes appuyés sur les cuisses et les yeux dans les chaussettes. Simon referma la porte et contourna son bureau pour venir s'installer face à lui. Zelenka ne bougea pas d'un pouce, comme absent, pétrifié.

- » Vous vous appelez Zelenka, Dariusz Zelenka ?

Simon savait maintenant que c'était bien son ami qu'il avait devant lui. Mais de le voir ainsi prostré sur sa chaise, menotté, la calvitie naissante et les tempes grises, le choc était plus pénible encore qu'il ne l'avait craint. Et l'autre répondit simplement par un « oui » à peine audible.

- »Je suis le commissaire Simon Borowski. «
reprit-il.

Il vit alors son pote relever doucement la tête avec une expression mélangeant curieusement la stupeur et la honte lorsque leurs regards se croisèrent enfin.

- »Nom de dieu, c'est toi Simon ? T'es flic ? «

- »Eh ouais, c'est moi ! Un bon vieux poulet ! «

- »Vérole de moine de youpin d'sa race ! « ajouta Zelenka avec un large sourire qu'il communiqua aussitôt à Simon.

Les deux hommes se levèrent dans un même élan et, en contournant le bureau, tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Mais étant donné que Dariusz était menotté, l'accolade entre les deux hommes dépendit de la seule initiative de Simon. Antonetti n'avait rien perdu de la scène, tout comme moi d'ailleurs qui occupait le bureau voisin du sien. Borowski et Zelenka, se rendant compte de l'incongruité de la situation étant donné l'endroit et les circonstances, reprirent leur place respective de part et d'autre du bureau. Antonetti avait compris. Alors que Simon lui adressait un regard par delà l'épaule de Dariusz, il inclina légèrement la tête avec un sourire complice.

- » Putain, Dariusz, comment as- tu pu en arriver là ? reprit Simon. J'y crois pas, c'est trop con . Quand je pense qu'aux Halles, il nous arrivait de jouer aux gendarmes et aux voleurs. «

- » Tu sais, après la guerre, j'ai appris que toute ma famille avait été exterminée à Auschwitz. De retour à Paris, toi, tu as retrouvé tes parents, rescapés eux aussi. Moi, j'étais seul, désemparé. Une autre période trouble commençait dans la capitale, l'épuration, la chasse aux collabos, les femmes tondues. J'ai sans doute fait des mauvaises rencontres dans des mauvais endroits. Après, c'est l'engrenage et avant qu'on ne s'en rende vraiment compte, on est embarqué dans des coups foireux et des embrouilles pas possibles. »

- »C'est vrai qu'on s'est un peu perdu de vue à la libération, d'autant plus que mes parents ont déménagé à Aubervilliers. Et moi, j'ai commencé à bosser en avril 49 comme apprenti maçon chez un certain Munzur, un turc qui avait monté son entreprise à Levallois. Il est vrai qu'en maçonnerie, c'est pas le boulot qui manquait à l'époque. » reprit Simon.

- »Moi, j'avais déjà franchi la ligne blanche. » continua Dariusz. Mes premiers vols, mes premiers contacts avec les petits truands de quartier, mes premières arrestations.

- »Décidément, ajouta Borowski, tu as toujours été du mauvais côté des barreaux. Avec un tel dossier, tu vas prendre un max aux Assises. Au fait, c'est qui exactement ce....comment il s'appelle...ah oui...Steiger, le type que tu as refroidi ? »

- »Un p'tit mac de Barbès avec qui j'étais en cheville et qui a voulu me doubler. T'avoueras, faut être idiot pour faire confiance à un salopard de frisé après ce qu'on a vécu. De toutes façons, je n'ai jamais supporté de me faire enfler par qui que ce soit. Tu le sais, hein Simon ! »

- »Ouais, je sais. Mais, à ce stade, je ne peux plus faire grand chose pour toi, malheureusement. Ton sort est à présent entre les mains de la justice. Et pourtant, je sais ce dont je te suis redevable après ces trois années de merde. Si j'en suis sorti, c'est grâce à toi. »

- »Ne t'en fais pas avec ça. Tu ne me dois rien, vieux frère. » affirma Dariusz en reprenant appui sur ses cuisses, le regard à nouveau perdu au ras des godasses.

D'un léger hochement de tête, Simon fit comprendre au patron qu'il pouvait rappeler les gendarmes pour transférer son camarade en cellule.

- »On va te ramener en prison, mon vieux. Je te promets d'assister à ton procès. C'est pas grand chose mais je te dois bien ça. Et s'il faut témoigner sur ce qu'on a vécu là-bas, tu peux compter sur moi. Mais je doute que ce soit vraiment utile. » ajouta Simon en se levant. Zelenka se leva à son tour lorsque les deux policiers réapparurent. Les deux amis se serrèrent la main pendant plusieurs secondes et Simon crut déceler sur le visage de Dariusz la même expression qu'il avait dans le train qui les emmenait vers Dachau.

En voyant son copain s'éloigner dans le couloir, un agent de chaque côté, une image fugitive traversa son esprit. Il revit Dariusz emmené par d'autres uniformes vers une toute autre destination. C'était il y a longtemps, il y a....quarante ans !

Minna aussi s'était relevée à la fin de son récit. L'histoire de ces deux mômes des Halles, c'était un peu aussi la sienne. La guerre, l'exode, la rafle l'année de sa naissance, une famille déracinée et un frère perdu. A présent, un étrange voile lui passait devant les yeux comme une nappe de brouillard qui aurait mystérieusement préservé sa beauté et ses souvenirs. Pour elle également, les terrifiantes histoires du commissariat de Strasbourg, c'était il y a longtemps.....très longtemps.